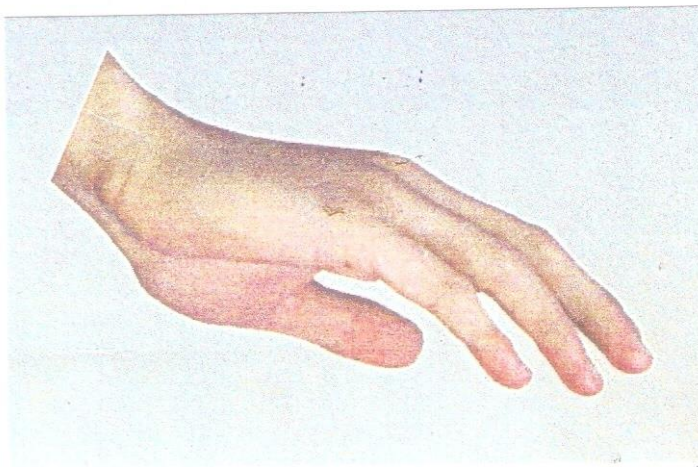


La Peau



A Un Prix.

Jean, Henri Cauwenbergh
Alias
PENE - FUAMBA A LUSUNA

SOMMAIRE

	<u>Page</u>
Avertissementí .í	3
Pas dœcolesí .í	..5
Amour-proprei í12
Cœst une crapuleí í	..28
En muscleí í	. 36
Un sourire dœamour et de compassioní í í í í í í í í í í39
Quœil cherche un emploií í í í í í í í í í í í í í í í	.í .í 43
10 ans aprèsí í45
La porte du savoirí í í í í í í í í í í í í í í í í í í í51
Le mensongeí í55
Bain de fouleí í60
Pot de terreí í	.í .67
Droits et devoirsí í í í í í í í í í í í í í í í í í í í	.í71

La Circulaire du Gouverneur Généralí í í í í í í í í í .í 76

Un Malí . 79

--- 0 --- 0 ---
A V E R T I S S E M E N T

Je ne propose pas mes mémoires.

Je présente ma réalité pour aider à redresser des erreurs d'interprétation qui découlent des lectures qu'amis et connaissances avaient faites et font même encore maintenant, consécutivement aux mirages que certains tronçons de ma vie avaient fait miroiter, pendant mon cheminement.

Interprétation et appréciation fondées sur ma surface. J'étais observé et pas accompagné.

Le prisme racial avait, en plus, altéré la vision qui était déjà incorrecte, de l'ombre que ma vie projetait.

L'habit fit, erronément, le moine et l'on y avait cru !

J'avais souvent entendu et j'entends encore :

« Eux étaient bien. Lui est Belgeí Vous autres, les Mulâtres reconnus,
« C'était au Collège Albert que vous alliez à l'école !... Toi tu as fait l'Armée
« Belge ; c'est un para-commando !... c'est un adjudantí de Bases Belges de
« Kamina et de Kitonaí je te voyais quand tu venais en congé, habillé en
« Soldat Belgeí Tu es Belgeí les Blancs t'avaient reconnu ton Statut
« De Blanc après le Service Militaire ? í Pourquoi avais-tu préféré résider à
« La Cité Indigène, au lieu d'habiter la Cité Européenne ? í Tu ne vas pas
« dire que ton salaire, qui ne pouvait plus être celui d'un noir, après l'Armée,
« Ne te permettait pas de vivre à la Cité Européenne !... Lui, tu vois, il est Très

*« Simpleí cøest un Caporal de l'Armée Belgeí mais, du temps du Congo
« Belge, il avait toujours préféré vivre avec nous les Noirs à la Cité Indigène.*

Ces questions m'étaient posées, parfois, par des anciens collègues de classe et d'école. Egalement, par ceux qui m'avaient connu quand je travaillais à l'Administration du Congo Belge comme « **COMMIS** ». Ces anciens camarades de travail pensaient que par le fait que j'avais endossé l'uniforme du Soldat Belge, tout avait été placé, alors, sur les rails, comme ils se disent !...

Ils ignoraient, et, ignorent encore que de l'autre côté, c'était :

*« C'est un aigrií après ce qu'il avait enduré à la Base de Kamina et à celle de
« Kitonaí il ne pouvait que devenir un révolté !... Avec ces jeunes Blancs
« Qui sont nés au Congoí qui connaissent ce qu'est le Noir et ce que le Noir
« Est pour nousí il ne pouvait que se révolter ! A des camarades comme
« KANZA Philippe et EKATOU Matthieu, le commissaire de Police
« DERUNGS dit qu'ils avaient eu tort de me prendre avec euxí J'étais un
« Aigrií les miliciens Blancs de Kamina et de Kitona m'avaient rendu un
« Très mauvais serviceí »*

Alors que, les trois mois de C.I. à Kamina et les quinze mois de service à Kitona avaient redoré, en moi, l'image de la société belge, l'image du Blanc. Je recommençais même à oublier que j'étais Mulâtre.

J'intervins même, à Kitona, en faveur d'un jeune Blanc, milicien de ma classe, qui était de ma chambrée, et qui devait comparaître à l'auditorat Militaire pour refus, publiquement, d'obtempérer à un « ordre formel et militaire » lui donné par le Major chef de corps. Si ce milicien n'était pas mon ennemi, il n'était pas mon ami non plus. A mes yeux, il n'était qu'un jeune polisson contaminé du « **colonialisme** ».

Tout fut classé et oublié. Mais lui, je le clame tout haut : ne m'oublia pas, même après la démobilisationí Il s'arrêtait, en ville, à Léopoldville, descendait de sa voiture etí venait me serrer la main.

J'avais toujours été ce que je suis, saufí juridiquement.

--- 0 --- 0 ---

P A S D Ø E C O L E S !...

Six ans. L'âge de l'école. Pas d'écoles dans tout le territoire ! Inquiétude et énervement font surface chez ma mère. Le silence et pas l'indifférence, singularise mon père. Le père savait que l'orage éclaterait bien d'un moment à l'autre. Car, la scolarisation des enfants était l'une des conditions principales et particulières qui avaient permis à mon père de garder encore ma mère avec lui.

Le fait de ne pouvoir accomplir aussi cette condition qui faisait partie de la promesse, était une croix pour papa. C'était un homme de parole.

--- 0 --- 0 ---

A Bangui, en 1916, ma mère faillit être emportée, par deux fois, d'avortement provoqués ! Elle s'apprêtait, après son second forfait, à fuir pour Brazzaville. Avec papa, elle savait qu'elle tombera encore enceinte.

Le père ignorait ce qui entraînait ces avortements. Même le projet que la mère nourrissait ! A Bangui, point de médecins. Guerre de 14/18. Un homme du type agent sanitaire, jouait au toubib. Et, quelques infirmiers de fortune !

Mon père s'inquiétait donc de la santé de maman. En six mois, deux avortements ; c'était trop, pensait-il. Et maman qui refusait d'être auscultée par le « médecin de fortune » ! Elle était certaine que le « faisant fonction » toubib saura le jeu qu'elle pratiquait pour expulser, de ses entrailles, les êtres qu'elle ne désirait pas ! Elle utilisait une plante médicinale locale, dénommée « **MUHALA** ». Réactions violentes, en moins de vingt-quatre heures !

Le cuisinier du père avait une bonne amie. Elle prêtait, sans doute, main forte à maman ; c'était elle qui avait mis la puce à l'oreille de son amant. Et voilà que ce « cuistot » rapporte le forfait à papa ! Et le père prit le raccourci pour amener la mère rapidement à la raison ! Car, il redoutait, en cas de mort de maman, de se voir accuser de complicité dans le chef des avortements que l'intéressée avait subis et qui auraient entraîné la mort ! Des coups mâles, copieusement administrés, firent parler maman !

Que fera-t-elle d'enfants Mulâtres ? Comment les élèvera-t-elle, elle qui n'avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni oncle, ni tante ?

Aussi, pour ne pas risquer sa vie et mettre en même temps le père en danger de poursuites judiciaires, la mère demande au père de l'autoriser à prendre place à bord du prochain courrier Bangui/Brazza. Elle prévint papa de ce qu'en cas d'opposition de sa part, de la laisser partir officiellement, elle saura comment faire pour s'en aller de Bangui.

C'était « niet » de la part du père, et la mère le pressentait ! Et papa s'explique pour rassurer maman. Les enfants que ma mère lui donnera, il les reconnaîtra, les prendra et les enverra en Belgique. Les soins, les études, les voyages et « na MPUTU » (Europe) à charge exclusive du père.

A partir de ce jour-là, jusqu'au 2 mai 1931, douze enfants naîtront. Dix seront conduits aux cimetières ! Deux tiendront le coup : mon frère cadet et moi-même !

--- 0 --- 0 ---

Pas d'écoles dans notre patelin. Alors que j'étais, en cette année 1931, dans ma sixième année, qui était celle de la scolarisation. Les répliques sèches de maman m'étonnaient pas papa.

Que pouvait le pauvre vieux ! La grande crise mondiale de 1929 sévissait partout. M'envoyer en Belgique n'était plus possible. Il fallait attendre voir ! Les intentions du père étaient toujours d'actualité ; nous irons en Belgique dès que possibilité se présentera. Ses « pangi » de Belgique me connaissaient, connaissaient mon cadet, connaissaient ma mère. Des cadeaux, nous en recevions régulièrement. Vêtements, chaussures, jouets, friandises, etc. venaient de Belgique de leur part.

Ma mère, pouvait-elle douter des intentions qui habitaient toujours mon père à notre propos ? Nous partirons ; c'est question de temps avec cette sale crise mondiale !

Dans l'entre-temps, j'avais six ans et papa : c'était motus et bouche cousue.

Un jour, le voile fut levé et maman sut alors la raison du silence que papa réservait à la question qui touchait à ma scolarisation. La mère fut profondément déçue et découragée ! A six ans, cet état d'âme dure le temps qu'il dure.

Je m'étais souvent demandé pourquoi ce monsieur qui savait bien ce qui faisait que je traînais toujours à la maison et que papa, par amour propre, n'arrivait pas à tirer les choses au clair, prit-il son temps avant d'aider mon père à percer le mystère ? Il faisait même semblant d'ignorer la réalité ! Il opinait du bonnet aux déclarations naïves de maman quant à mon départ certain pour le Collège de Léopoldville !

Ce monsieur était Mulâtre. Il devait occuper le premier poste aux Bureaux du Territoire, en qualité de Commis. Il devait sa formation à la Colonie Scolaire de Boma. Une école officielle congrégationniste dont la gestion était confiée aux Frères des écoles Chrétiennes depuis 1909.

Il n'était pas reconnu par son père qu'il semblait ne pas connaître ! Né à Lusambo, de mère Tetela, il avait été envoyé à l'internat de la Colonie Scolaire par l'Etat, pour formation.

« Morphologiquement », il m'était semblable. Juridiquement, il était indigène et moi, Européen ! Il ne pouvait pas, ne pas souffrir de cette injustice raciale que la loi soulignait. Et ce qu'il fit ce dimanche là n'était pas loin de la vengeance. Il devait se défouler sur maman ? ! Qui était « trop » fière de nous !

--- 0 --- 0 ---

Pendant que je traînais à la maison, une école pour enfant européens s'offrait à Léopoldville. Avec internat. Le Collège Albert 1^{er} que dirigeaient les Pères Jésuites.

Pour ma mère, point de difficultés pour mon admission à ce Collège. Avec un mot de recommandation des Pères Jésuites de KINGUNDA ou de grands amis de papa tout ne pourra que tourner comme sur des roulettes.

En cas de difficultés, pour une raison ou pour une autre, il y avait aussi deux écoles pour enfants indigènes à Léopoldville. Mais, toutes les deux n'avaient pas d'internat. Difficulté majeure pour ma scolarisation éventuelle dans ces écoles ?

Il s'agissait de l'Ecole Saint Anne des Pères de Scheut, à Léo-Est et, de l'école professionnelle, avec primaire, des Frères des Ecoles Chrétiennes de Léo-Ouest, ou, Kintambo.

Dans le Bas-fleuve, plus précisément à Boma, une école d'excellente renommée, que dirigeaient les Frères des Ecoles Chrétiennes, formait des Candidats Commis. Elle avait un internat où pullulaient des mulâtres. Les diplômes de cette école étaient, quasi tous, versés à l'Administration de la Colonie Belge. Et cette Ecole portait nom : **Colonie Scolaire**. Ecole Officielle Congrégationaliste.

Son internat faisait aussi office d'orphelinat. L'administration ramassait les enfants mulâtres abandonnés ou disons plutôt, non reconnus par leurs géniteurs, qui traînaient en brousse ou et les dirigeait, pour scolarisation, à cette école. Il y avait aussi des enfants de chefs que le colonisateur trouvait brillants et par conséquent dangereux pour la colonisation, qu'il envoyait à cette école pour la christianisation et la pacification. Il y avait, enfin, des orphelins ou très peu ou de père et de mère que, souvent les missionnaires amenaient pour scolarisation et l'évangélisation. Tous étaient considérés et traités comme orphelins.

De l'autre côté de Léopoldville, c'est-à-dire à Brazzaville, il y avait une école fort appréciée pour l'enseignement en langue française qu'elle dispensait aux enfants noirs. Il y avait un internat. Elle était dirigée par les Pères du Saint-Esprit.

--- 0 --- 0 ---

Ce dimanche là, comme les autres dimanches, il était venu prendre son verre de vin de palme et tailler bavette avec mon père et ma mère.

Le considérant comme son fils, maman abordait certains problèmes familiaux, de manière directe, devant ce monsieur. Et celui-ci, quoique très poli avec mon père, lui adressait souvent des demandes avec franchise et déférence. Papa paraissait l'estimer.

Maman se plaint auprès de leur hôte des intentions que papa nourrirait quant à ma scolarisation, et déclara à Louis-Mario ó c'était son nom que papa voulait faire de moi : un muyaka illettré !...

Ce brave monsieur demanda à papa pourquoi il ne m'envoyait pas à la Colonie Scolaire de Boma où lui avait été formé et où il y avait un internat, afin de mettre ma mère à l'aise ? Je n'y serai pas le seul mulâtre reconnu il y avait même des Quarterons blancs reconnu !...

Et de poursuivre sur sa lancée ó le vin de palme avait commencé à produire des effets relaxants en notre hôte ó vous pouvez aussi l'envoyer à Brazzaville. Chez les Pères du Saint-Esprit ? C'est une bonne école, avec internat, et l'enseignement est en français ! Et de rappeler à papa que le Chef du Territoire allait d'ailleurs y placer son fils, lors de son départ en congé ? Son fils biologique ; juridiquement, ce fils était de père inconnu ?

Maman sauta sur le morceau ! Elle avait sa mère, *NDOA Joséphine*, justement à Brazzaville. Le mari de celle-ci était « Chef-riveteur » au chantier Naval de cette ville. Sa famille s'occupera bien de moi là-bas. Aussi, et sur le champ, se proposa-t-elle de me conduire à cette école, au cas où il y aurait empêchement pour ma scolarisation chez les Pères Jésuite à Léopoldville !

Comme réponse, papa proposa que l'on parlât d'autres choses ? La question dont question n'était pas à traiter au pied levé, dit-il.

La mère s'emporta, se leva et s'en alla, promettant à papa qu'elle fermera ses cliques et ses claques et partira, même à pied, avec nous pour Léopoldville.

Notre hôte se confondit dans des excuses pour l'incident dont il se crut responsable, et pria papa de l'autoriser à nous quitter !

Papa lui dit d'aller plutôt faire comprendre à maman pourquoi il ne pouvait pas l'envoyer chez les Jésuites à Léopoldville. Même à Brazzaville, ce n'était pas possible ; la crise mondiale ne lui permettait plus de respecter ses promesses pour l'instant. Là-bas, il faudra aussi payer.

Le monsieur demanda à papa s'il avait prévenu maman sur le fait que le Collège des Jésuites à Léopoldville était exclusivement réservé aux enfants Blancs ? Papa ne lui répondit pas. Sans doute parce que j'étais présent ? Louis-Mario n'insista pas ! Le silence était aussi réponse !

Il me prit la main dans sa main et nous nous rendîmes vers la cuisine où maman se trouvait et dans des états d'esprit peu commodes ! Mais, le monsieur lui tint un petit discours en Otetela et elle se calma pour l'écouter.

Ce dimanche-là, nous apprendrons, maman et moi, la vérité dans toute sa nudité ! Louis-Mario ne mâcha point ses mots ! Au Congo Belge, nous dit-il, il y avait des Blancs et des Indigènes, autrement dit des Noirs. Et les mulâtres, qu'ils soient reconnus ou pas, étaient des Noirs. Papa Mandefu n'a pas le courage de vous le dire, mais, il connaît bien la situation.

Ce que vos enfants ont de plus que moi, dit-il, c'est qu'ils ont, légalement, un père ; ils portent son nom et sa nationalité. Et dès que possibilité financière se présentera au papa Mandefu, vos enfants pourront gagner la Belgique sans la moindre difficulté. Avec leur père, mère sans leur père au cas où il les envoyait seuls. Et, ce qui est très important, tant pour eux-mêmes que pour vous leur mère, c'est si papa Mandefu venait à mourir ici, ses deux fils seront ses héritiers. Personne ne leur contestera ce droit, et ils auront à payer les dettes que leur père pourrait laisser. Directement, vous ne recevrez rien de ce que votre Blanc laissera. Mais, indirectement, c'est-à-dire par vos enfants, et si vous le méritez, le fait de les encadrer étant donné qu'ils sont mineurs, vous continueriez à jouir de la gestion des biens dont ils deviendront co-propriétaires.

Ce sont les seules différences qui existent entre mulâtres reconnus et ceux de père inconnus. Pour l'école, nous sommes tous des Noirs. Aller dans une même

école, ou, dans une même classe avec des enfants Blancs, ça, jamais au Congo Belge dit Louis-Mario à maman !

Et de poursuivre, non pas pour nous assommer, mais, pour aider maman à faire une proposition concrète à papa, la seule école que je pourrais vous conseiller à envoyer votre fils, c'est la Colonie Scolaire de Boma ; l'Ecole des Candidats Commis que dirigent les Frères des Ecoles Chrétiennes, L'enseignement est bon et la discipline est excellente. L'Etat y envoie les Mulâtres et les Quarterons Blancs abandonnés à l'intérieur. Il y envoie aussi des orphelins noirs.

Discours pathétique ! Maman l'en remercia, fit un paquet de victuailles pour sa femme et ils se séparèrent.

Avant de quitter notre concession, il alla présenter ses respects à papa, et, ma présence nonobstant, expliqua au père ce qu'il venait de dire à la mère. Il était nécessaire que l'abcès soit crevé, déclara Louis-Mario, que la mère et le fils connussent la vérité celle que vous ne pouviez pas leur dire vous-même. Mama Louise est triste, mais, au moins, elle ne se fera plus d'illusions, conclut notre modérateur.

Avant de se retirer, il insista auprès de papa pour qu'il l'envoie, l'année prochaine, à la Colonie Scolaire de Boma. C'était mieux que Brazzaville, dit-il, quant à l'instruction et à l'éducation !...

Et, à dimanche prochain !...

--- 0 --- 0 ---

AMOUR PROPRE !

Amour propre ? « *Amour que l'on se porte dans un sentiment vif de la dignité et de la valeur personnelle.* », nous dit ROBERT Méthodique.

Ma mère était, maintenant, édifiée, Louis-Mario était honnête. Le nom et la nationalité ne font pas la race. Celle-ci est d'ordre biologique et non un arrangement juridique. Certes devant la nudité de la vérité, maman avait émis un profond soupir de découragement, mais, c'était mieux pour elle que de continuer à croire au père Noël !

Papa n'avait pas trompé maman. Il avait respecté la phase la plus importante de sa promesse. Donner son nom et sa nationalité, aux enfants que maman lui donnera, en les déclarant devant l'Officier de l'état-civil comme étant ses enfants naturels. Cette promesse papa l'avait tenue à la lettre.

Certes, les autres démarches étaient aussi absolument nécessaires, mais, face à la conjoncture économique du temps, pas essentielles ni indispensables. Et, ma scolarisation était une grosse épine pour les pieds de papa ! Parce qu'il y avait des écoles qui pouvaient bien me recevoir !...

--- 0 --- 0 ---

Jusqu'à notre départ du patelin où j'étais né, jamais mes parents n'avaient traité d'une chose aussi importante qui les occupait en ma présence, tant que bien entendu, la compréhension guidait leur débat. Des éclats de voix signalaient l'éclosion de profondes contrariétés et c'était toujours maman et quand elle se

croyait flouée par papa. Je les abordais, alors, et, jamais, je n'avais été chassé, ni même prié de me retirer. Mes parents respectaient ma présence.

La question de ma scolarisation était devenue la pierre d'achoppement pour notre petite communauté familiale. A la moindre contrariété ou insatisfaction, maman s'y lançait. Papa comprenait maman, mais, contre l'impossibilité, il n'en pouvait rien. Et, du point de vue économique, plus rien n'allait, non seulement, dans ce bled, mais, dans tout le Congo Belge, à part, peut-être, l'Union Minière du Haut Katanga.

Le dernier voyage de papa à Banningville ó en baleinière non motorisée, donc des payeurs à rémunérer et le voyage, aller/retour, prenait, plus ou moins, deux bons mois ó dataient de fin 1929. C'était pour tenter de placer les produits ó périssables ó qui traînaient dans ses dépôts : caoutchouc rouge et noir, amandes des noix palmistes, du copal. Des centaines de tonnes. Le vieux ne trouva point d'amateurs ! Il l'avait dit à maman. Il avait même dit à maman que si d'ici quatre ans, cette situation ne changeait pas, il sera alors forcé de « Valser » tous ces produits dans la rivière Kwango. Il ne pouvait pas prendre indéfiniment le risque d'incendie, en gardant les produits inflammables sans lendemain dans ses entrepôts.

Ma mère savait donc bien que papa se souciait sérieusement de notre séjour et de notre lendemain à tous. Surtout que papa ne cachait rien à maman. Certes, maman ne s'en balançait pas, mais, ma présence à la maison gâchait tout, de temps à autre. Et non sans raison !

Plus ancien commerçant de la place, un portugais, avait envoyé, depuis 1928, trois garçons et une fille chez les missionnaires à San Salvador, en Angola, lui aussi tirait le diable par la queue ! Alors ?

Boula-Matari, qui allait partir en congé en Europe, se proposait à amener une fille et un fils dans les écoles de missionnaires à Brazzaville ! Lui jouissait d'un salaire régulier et avait une carrière garantie. Il réglerait les frais scolaires de ses enfants biologiques, tant qu'il voudra !

Il y avait, enfin, un quarteron blanc, de nationalité portugaise et il était commerçant, quand le vent tournait en sa faveur, se préparait à placer deux fils et une fille à Brazzaville. A l'époque, il avait un fils qui étudié à Ambriz, en Angola. Il avait choisi Brazzaville, parce que là-bas, c'était du bon français ?

Il nøy avait plus que moi le belge ó le vrai - du pateliní le silence de papa donnait suite aux tracasseries de maman ? Toutefois, lorsque ces messieurs se tenaient autour de la table avec papa, la question ó délicate ó était souvent à l'ordre du jour, mais, à demi-mot.

Les portugais, eux, s'en balançaient de la couleur de la peau. L'essentiel c'était : *apprendre à lire et à écrire !*

Pour ce qui concernait Mboula-Matari, point de problème. Il n'était que père biologique du moutard. Celui-ci était, juridiquement, indigène du Congo Belge ; Léopoldville, ou, Brazzaville, ou, Boma, rien ne touchait à l'amour propre du maître des lieux.

Quant à papa m'envoyer à Boma ? où, à Léopoldville, chez les Pères de SCHEUT ou les Frères des Ecoles Chrétiennes, ou, à Brazzaville, c'était avouer explicitement que, si j'étais belge, je n'étais pas pour cela européen, mais bien un indigène, autrement dit : un Noir ? comme ó pour son malheur ó papa avait convaincu maman que les enfants qu'elle lui donnait étaient des Européens, donc des Blancs, pas même des mulâtres (!), il craignait, maintenant, que le revers du miroir ne lui fasse passer pour un pervers méchant homme ! Un mauvais blanc comme tout blanc mauvais ! Oui !, il y avait de bons blancs ; des hommes honnêtes et conscients. Je peux les citer. N'est-ce pas l'humanité ?

L'amour propre !...

--- 0 --- 0 ---

L'octave du dimanche stigmatisa l'entretien pathétique que ma mère eut avec Louis-Marioí vint ! Louis-Mario ne vint pas !

La journée passa et le soir vint ! Si la nuit porte conseil, le soir aménage, sans doute, le terrain ! Nous étions, ainsi, au seuil de la huitième nuit.

Ce soir là de ce dimanche de l'octave du précédent dimanche, nous étions réunis, comme d'habitude, sous la véranda de notre maison, immédiatement après le souper.

Maman rompt le silence ! Elle veut parler à papa. De son côté, le paternel dépose le journal qu'il lisait, ôta ses lunettes et s'apprêta à écouter ce que maman avait à lui dire. Il connaissait bien de quoi il allait s'agir : *ma scolarisation* !

Prenons Brazzaville, dit maman, là-bas, il y a maman **Joséphine NDOA** et son mari : **LIATA Joseph**. Tu les connais bien, ils ne ménageront rien pour soigner le petit ; il sera leur enfant, je le sais bien. Mais, le petit sera à placer à l'internat des Pères. Pour m'y conduire, maman suggère à papa de me confier à Mboula-Matari qui, justement, s'y rendait pour placer son fils « biologique » ou, au quarteron blanc portugais, si, financièrement, papa ne se sentait pas en mesure de supporter immédiatement cette charge. Celui-ci n'ira avec ses enfants que l'année suivante.

Pour les écoles de Léopoldville, maman déconseille à papa de penser à l'école professionnelle de Kintambo. Les jeunes élèves des primaires étaient, suivant mère, sauvagement rudoyés par les gaillards des professionnelles. Sa préférence alla pour Sainte Anne de Kinshasa, ou, Léo-Est. Mais, pas d'internat et ma mère ne savait pas qui charger à suivre mon évolution.

Maman croyait, toutefois, que si elle allait personnellement avec moi à Kinshasa, pour me placer à l'école, elle y trouverait bien une sœur de même village pour m'accepter en charge. Les Bena-Malela et les Batetela pullulaient à Kinshasa et Kintambo. Les femmes indigènes qui vivaient avec des blancs et des « popo » ou, « ouest-africains », étaient presque toutes Tetela, Songe et Luba-Kasaï. Léopoldville est à retenir au cas où nous ne trouverons pas d'écoles ailleurs.

Il y avait, enfin, la Colonie Scolaire de Boma, tant vantée par Louis-Mario mais, c'était très loin et ma santé était trop fragile !

Papa intervient en faisant remarquer à maman que si la question : santé était « sine qua non », le mieux serait alors que je commence à apprendre ici à la maison, en attendant que je grandisse encore un peu et que ma santé s'améliorât d'abord. Car à Brazza, Léo et Boma, c'était toujours très loin !...